

DOMINIQUE MORIN

J'ai enfoui mes racines
dans le Coeur de mes enfants



Dominique Morin

J'ai enfoui mes racines
dans le cœur de mes
enfants

© Dominique Morin, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2276-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Pour la première fois depuis 2 mois c'est un VSL (véhicule sanitaire léger) qui nous ramène, Pierre et moi, vers Pours. Non pas que Pierre aille mieux mais je viens de signer sa sortie contre l'avis médical et nous n'avons pas droit à l'ambulance. Ce retour à la maison revêt pour moi une tournure dramatique. Le chauffeur a des allures de croque-mort, les yeux creux, la moustache tombante ; il ne dit mot. Même le temps a peaufiné le décor ; le ciel est bas, gris, il tombe un petit crachin ; dans les champs et les bois, les arbres déracinés par la tempête de ces derniers jours gisent racines à nu. Pierre le teint gris est maintenu par la ceinture de sécurité.

Je lui soutiens la tête discrètement en crochetant mes doigts dans son vieux bonnet de marin enfoncé jusqu'aux yeux. Pauvre Pierre ! Dans le fond, c'est mieux ainsi. Que pouvaient-ils lui faire dans cet hôpital ?

L'acharnement thérapeutique, lorsque l'on sait qu'il n'y a pas d'issue, c'est odieux. Je vais essayer de lui rendre ces derniers jours les plus doux possible. Mes yeux se brouillent, voilà 29 ans, jour pour jour que nos deux vies se sont mêlées. Les images se bousculent dans ma tête, une boule me serre la gorge. Combien de fois ai-je eu envie de raconter cette portion de vie ! Mais à qui ? Ne m'a-t'on pas déjà prise pour une mythomane tellement les faits que je rapportais semblaient invraisemblables et pourtant...

Chapitre 1

Pilier central de mon enfance, Marie Félicité ne se plaignait jamais, elle agissait. Moi, sa petite fille, je sais qu'elle se cachait pour pleurer et j'ai gardé cette capacité à endurer sans me plaindre. Elle avait épousé, en 1910, dans leur région de Loire Inférieure, Paul, qui, sa licence de droit en poche occupa un poste d'huissier de justice auprès du tribunal de Nantes. Il devait prendre la succession de son père, notaire à Saffré. Un beau parti pour cette femme résolument bourgeoise. Malheureusement, le Notaire, n'avait pas avalisé cette union car dans cette famille l'on se mariait entre parenté afin de garder les biens. Il déshérita son fils au profit des deux aînés (jumeaux) qui furent tués en 1916. Les belles filles héritèrent d'une fortune très conséquente.

Mon grand-père avait fait un mariage d'amour mais ne fut jamais réellement heureux car c'était sans compter sur cette grande guerre où il fût gazé et enterré vivant à deux reprises à Tracy le Val, puis blessé grièvement en défendant le village martyr de Fay (bataille de la Somme) Il survécut mais dans quel état ! Jusqu'à sa mort il garda un éclat d'obus, si près de la colonne vertébrale, qu'il ne pût être extrait.

Dans le petit appartement du quartier d'Auteuil à Paris où ils vivaient, la vitrine de la salle à manger était pleine de ses médailles aux rubans multicolores qui honorait sa bravoure et, bien que blessé dans sa tête et dans sa chair, il récidiva en 1940 où il fut affecté en tant qu'officier à Royan. Pas un planqué mon Grand Père ! La vue de ses médailles pour son courage et ses blessures me fit détester plus tard les médailles de « complaisance ».

La paix revenue, il occupa un poste administratif à l'usine Citroën sur le quai de Javel à Paris, tandis que Marie Félicité cousait de beaux vêtements à domicile pour les artistes du quartier, Jean-Louis Barrault, Madeleine Renaud, Madeleine Oseray ...Je les voyais arriver en courant à la maison pour un ourlet, une retouche avant les galas du soir. J'ai profité de l'amitié nouée entre ma grand-mère et Madeleine Oseray en portant, plus grande, ses chaussures et quelques beaux vêtements que ma grand-mère transformait.

Ils avaient deux filles Paulette et Jeannette nées avant la première guerre. Jeannette n'avait pas réussi son mariage ; très vite elle divorça et ma grand-mère dû s'occuper des deux garçons que le père brutalisait.

Paulette épousa un marin reconverti dans les télécommunications. Elle était modiste créatrice de chapeaux pour les magasins « Franck et Fils » de la rue de

Passy. Sa clientèle appréciait ses talents d'artiste. Ils eurent deux filles Juliette et moi Dominique. En 1945 Paulette mourût des suites d'une fausse couche, à 34 ans !

Et c'est comme ça qu'à 16 mois, en cette période trouble de la libération, j'ai « atterri » moi aussi chez mes grands-parents. Je dis « atterri » car j'en'ai aucun souvenir de maman et j'ai gardé cette impression d'avoir été posée dans un coin, d'où cette volonté de ne pas déranger !

Mon plus lointain souvenir se situe au premier anniversaire de la libération de Paris. Je devais avoir à peine 2 ans, puisque j'étais encore dans une poussette. Ma grand-mère, et je pense, ma tante avaient décidé d'assister à un défilé populaire aux alentours du Trocadéro. Un début d'émeute, à la levée des drapeaux rouges des communistes, obligea les spectateurs à fuir au plus vite. Le souvenir épouvanté de cet épisode où je dévalais dans ma poussette la rue Raynouard (rue très en pente qui descend du Trocadéro à la rue Boulainvilliers) au milieu des cris (entretenu par les récits de la famille) m'interdire à jamais de monter même sur une balançoire. La phobie du vide, du néant, autant d'obstacles à contourner ou dépasser et qui resurgiront à l'âge adulte.

Ma grand-mère, étant couturière, confectionnait avec beaucoup d'amour des tenues identiques à ses 2 petites filles. Juliette et moi étions toujours habillées pareils. Je me souviens d'un voyage en métro où nous étions assises côte à côte et coiffées d'un petit calot suisse offert par des amis. Les gens nous trouvant adorables et nous prenant pour des jumelles, complimentaient ma grand-mère. Là, malheureusement, s'arrête la ressemblance avec ma soeur. Elle avait 18 mois de plus que moi, nous n'étions guère complices et je ne me souviens pas avoir partagé beaucoup de jeux avec elle. Je souffrais même de n'avoir pas les réparties pour lui répondre lorsqu'elle m'agressait. Peut-être voulait-elle rester fille unique ?

Mon père était né à Josselin dans le Morbihan. Orphelin de bonne heure, éduqué par les Frères de Ploërmel, il s'engagea précocement dans la Marine en tant que radio électricien. Sa carrière militaire s'acheva à Dakar durant la guerre 39-45. Hospitalisé à Toulon et démobilisé, il bénéficia d'un emploi réservé, aux PTT. Il était chef du Central téléphonique d'Auteuil qui se trouvait alors rue Jasmin.

C'était un Centre très sensible du fait de la présence dans cette zone de ministères, ambassades et personnalités. Le seul contact que j'avais avec lui se résumait à deux ou trois visites par an à son travail. Nous y allions les dimanches où il était de contrainte, ma grand-mère devant sûrement lui réclamer la pension pour nous élever. Pour moi, c'était un peu un étranger et je me sentais totalement

orpheline.

Ce qui m'intéressait n'était pas la conversation des adultes mais la salle rutilante des machines (d'énormes génératrices) et surtout les échelles qui roulaient le long des murs remplis de contacteurs.

Ce quartier d'Auteuil où nous vivions avait beaucoup de charme, c'était comme un petit village où tout le monde se connaissait. De la fenêtre du 3^{ème} étage du 17 de la rue Gros, j'observais le montage et le démontage du marché 2 fois par semaine. De l'autre côté de la rue, derrière des palissades se trouvait un mystérieux terrain où la Ville de Paris entreposait des statues et autres objets non utilisés. C'est là que mon plus jeune cousin allait fouiner et jouer aux aventuriers au grand dam de ma grand-mère ! Dans mon champ de vision, sur la droite, encore un terrain vague qui avait dû être un stade, mais qui se destinait à recevoir la Maison de la Radio. Si des images de semblant de campagne me faisaient envie, alors je passais à la fenêtre de la cuisine et pouvais entrevoir les chevaux de chez Nozal, le marchand de charbon. Les livraisons se faisaient en charrettes tirées par de dociles chevaux de trait qui mangeaient leur avoine dans des sacs de jute accrochés aux brides, une fois la tournée terminée.

L'immeuble avait une ossature en bois, un bois que l'on entendait craquer, surtout la nuit et qui m'empêchait bien souvent de dormir de crainte de cambrioleurs. Dans la journée, il ne fallait pas faire de bruit car l'appartement du dessous était occupé par un boulanger qui travaillait bien sûr la nuit. Ce qui n'empêchait nullement une artiste cantatrice du 4^{ème} de faire ses gammes ! Les 2 appartements du 4^{ème} avaient de grandesbaies vitrées. À côté de la cantatrice habitait sa cousine Anaïs, artiste peintre, qui exposait ses tableaux à Paris et à Athènes. Les autres appartements étaient occupés par des hôtesse de l'air et un stewart. Sur notre palier, un couple, originaire de Valentigney dans le Doubs, avec un gros caniche marron nommé Gaspard, rêvait d'Amérique. Ils mirent leur rêve à exécution puisqu'un beau jour, la famille Plançon prit la direction d'Aukland en Californie. Deux années durant, nous reçûmes des gros colis de friandises et de vêtements.

La vie s'écoulait, paisible, bien que la nourriture manquât, les tickets de rationnement étaient encore en vigueur et nous nous contentions, pour la viande, d'escalopes de tétine de vache. La guerre était encore très présente dans les esprits, au point que la cave immense qui avait servi de refuge au moment des bombardements, faisait presque partie des « communs » et je me souviens de la concierge qui l'avait investi pour le mariage de sa fille !

À 4ans, du fait de ma situation d'orpheline qui me collait un peu trop à lapeau, je rentrais, avec une dispense à la « grande école ». C'était une école privée où

l'on portait l'uniforme et où l'on apprenait les bonnes manières, même à faire la révérence ! J'y côtoyais des fils et filles de dirigeants africains, des enfants de grandes familles du 16^{ème} qui, quelquefois, m'invitaient à leurs anniversaires dans de somptueux hôtels particuliers. Je ne me suis jamais préoccupée des différences de classe sociale mais j'ai sûrement acquis dès cette période le goût du beau. Je garde peu de souvenir de ma scolarité à l'Institut d'Auteuil. C'était un hôtel particulier sis rue La Fontaine, hôtel que décrivait (mais je ne le sus que plus tard) Alexandre Dumas dans le Comte de Monte Cristo. Ma voisine de table, Fatou, me pinçait méchamment dès qu'elle le pouvait. À cela, rien à dire, elle était la fille d'un haut personnage de Côte d'Ivoire. La directrice s'appelait Mlle Bozonet ; elle avait adopté une petite fille dont le prénom m'intriguait : Perrine ! C'était justement le « tub » des compagnons de la chanson : « Perrine était servante chez Monsieur le curé... » Ah les compagnons de la chanson ! Ils étaient tout jeunes, quelques uns habitaient le quartier et tout naturellement ils venaient animer la fête de fin d'année. J'appris, 70 ans après, que cette école privée était payée par une tante à mon père qui s'était mariée avec un richissime Argentin (Mr ESCUTARY)

Notre voisine, peintre de talent, avait demandé à ma Grand-mère de nous peindre ma soeur et moi dans notre uniforme : corsage blanc, jupe plissée bleue à bretelles et chapeau à larges bords. Bien que fières d'être prises pour modèle, ce fût un vrai supplice pour rester sans bouger...

Mon père habitait non loin de chez mes grands-parents, Avenue Théophile Gautier, il ne se déplaçait qu'à vélo. Nous n'allions jamais dans cet appartement qui ravivait trop de souffrance à ma Grand-mère.

Sur le chemin de mon école se trouvait, la Clinique du Docteur Blanche où mourut Guy de Maupassant, un laboratoire pharmaceutique en sous-sol mais dont l'activité était visible au travers de vasistas au ras du trottoir.

J'aimais ce quartier, les immeubles étaient cossus, la proximité des "Orphelins d'Auteuil" et de la chapelle Sainte Bernadette offrait un peu de verdure. Il y avait aussi une toute petite boutique où je m'extasiais devant de riches stylos.

La vie s'écoulait paisible avec l'insouciance de ma jeunesse, ponctuée par des visites chez des amis de mes grands-parents ou bien le dimanche par de longues promenades au bois de Boulogne tout proche. Ma marraine, (une amie de maman) qui vivait avec un éditeur et qui possédait villa à Chantilly et à Pornichet, m'amenait chaque année au cirque ; Puis nous avions droit ma soeur et moi à un choix de livres, évidemment ! Là encore je me distinguais de ma soeur qui optait pour des ouvrages « culturels » alors que ma préférence allait à Bécassine ou bien à des Contes et légendes.

Ce beau mouvement d'horloge se dérégla pourtant lorsque ma tante décida de partir avec son compagnon au Cameroun suivi de son fils aîné Jean Pierre. Je me souviens très bien de cette visite dans une école d'Ivry où son ami était instituteur. J'avais joué une partie de l'après-midi dans le préau désert. Pour la première fois une école m'appartenait. Je suis encore habitée par le charme désuet de ces cours privés où les colonnades enserraient l'écrin de verdure des platanes centenaires. Visiblement ma grand-mère n'acceptait pas cet exil et sa tristesse ne fit que s'amplifier au fil des mois qui suivirent. Les nouvelles d'Afrique n'avaient rien à voir avec les séjours touristiques de maintenant. Nous étions à la fin des années 40, j'entendais parler de pygmées, d'anthropophages, de serpents minute ... Ces récits me ravissaient et m'épouvantaient à la fois. Pierre (le compagnon de ma tante) avait monté une petite société de transport et ouvert la 1^{ère} pompe à essence à Douala. À 18 ans mon cousin vola un camion. Pierre qui l'avait sous sa responsabilité écopa d'une peine de prison et pour couronner le tout, ma tante se fit lécher par un chien enragée. Elle subit une série de piqûres contre la rage. Ce fût la fin de l'aventure, elle rentra en France avec une leucémie et décéda 6 mois plus tard. Mes grands-parents venaient de perdre leurs deux filles avant l'âge de 35 ans !

Ma grand-mère porta le deuil 1 an comme c'était l'usage puis, se confectionna un ensemble « demi-deuil » dont je me souviens. Pourquoi m'avait-elle autant frappé cette étoffe noire et blanche ? M'avait-elle associé à son choix ? Toujours est-il, j'ai revu cet imprimé à plusieurs reprises au cours de ma vie, il m'a procuré toujours la même émotion.

J'avais 6 ou 7 ans lorsque la décision fut enfin prise de nous baptiser masoeur et moi. La guerre, la mort de maman puis de ma tante avait fait repousser cette cérémonie ; Je fais donc partie des rares personnes qui se souviennent de leur baptême et là encore c'est le détail vestimentaire qui m'a marqué. Nous avions chacune un charmant petit ensemble (jupe et boléro) taillé dans le biais d'un écossais vert pale et sur la tête un petit calot assorti. Ce jour là, dans l'église d'Auteuil, j'étais loin de me douter qu'un an après j'assisterai au remariage de mon père !

Ma grand-mère m'annonça l'événement, des sanglots dans la voix. Avec l'innocence de mon âge, j'accueilli cette nouvelle presque avec joie, comme un peu de piment dans une existence un peu ronronnante.

Privée de ma mère qui apparaissait dans mon imagination belle et affectueuse, la femme idéale en quelque sorte, j'aspirais à vivre mes rêves, fuir les remarques liées à mes ennuis de santé, les allusions à ma grande nervosité, mes tremblements, tous ces désagréments que le corps d'un enfant manifeste quand

le malheur le prive du contact et des attentions d'une mère. Le choc de la séparation brutale se répercute parfois par-delà le temps. La ressemblance physique manifeste avec maman constituait un héritage insuffisant pour se construire et ma quête d'amour était immense. J'étais une petite fille nerveuse mais obéissante, ma grand-mère ne me grondait pas méchamment quand je faisais une bêtise, elle prenait le temps de m'expliquer. C'est ainsi qu'elle me fit comprendre que le mensonge était dangereux car le jour où je dirais la vérité on ne me croirait plus. Depuis ce jour, dire la vérité est devenu pour moi une grande liberté.

Les vacances approchaient, le grand changement n'était prévu que pour la rentrée d'Octobre.

À cette époque, début des années 50, les vacances scolaires duraient 3 mois, juillet août et septembre. C'était une vraie pause, pas de véritable relâchement en cours d'année. Chez mes grands-parents flottait un air d'évasion dès la mi-mai lorsque l'on remontait de la cave la malle en osier qui allait se remplir tout doucement des « affaires d'été » à emporter. Elle trônait au milieu de la chambre et me semblait immense. Pépère et Mémère comme, affectueusement, je les appelais, possédaient une petite maison au Bourg de Batz. En Bretagne (pour moi c'était vraiment la Bretagne) chaque maison avait un nom. La nôtre, en pierres apparentes, s'appelait « Le Sphinx ». Cela avait sûrement un sens pour les précédents propriétaires. Pour nous c'était l'intrigue du Sphinx !

Comme nous n'avions pas de voiture, rejoindre le lieu de villégiature s'apparentait à une véritable expédition. D'abord, il fallait faire descendre les trois étages à notre volumineuse malle. Des employés de la SERNAM s'en chargeaient l'avant-veille du départ. Puis le jour J, un taxi venait nous chercher de très bonne heure pour nous mener Gare Montparnasse où nous attendait le « rapide » Paris -Le Croisic et sa superbe locomotive à vapeur. Le trajet devait durer 6 ou 7 heures. J'avais heureusement pleins de repères pour agrémenter ce voyage : Chartres et sa cathédrale au milieu des immenses plaines de Beauce, Le Mans, Angers et son Cointreau, Nantes et ses p'tits LU puis Donjes et ses odeurs de pétrole... Pas question de regarder par les vitres entr'ouvertes sous peine de recevoir dans les yeux de méchantes escarbilles. Le clocher de Batz se profilait enfin au dessus des marais salants.

Les années fastes un voisin nous attendait avec une charrette à bras pour transporter les bagages. Ces retrouvailles annuelles étaient toujours très chaleureuses. Dès le lendemain, je retrouvais une petite bande de copains et copines qui avaient eux aussi leurs habitudes dans cette jolie presque île de Guérande.